

# DIALECTICA

VOL. 2 • No. 2

15. 5. 1948

THE POWER OF INTELLECT ON REALITY  
POUVOIR DE L'ESPRIT SUR LE RÉEL  
MACHT DES GEISTES

SECOND CONFERENCE OF ZURICH

ON

THE IDEA OF DIALECTICS

ISSUE PUBLISHED ON THE OCCASION OF THE TENTH INTERNATIONAL CONGRESS  
ON PHILOSOPHY IN AMSTERDAM  
UNDER THE HIGH PATRONAGE OF

UNESCO

WITH THE CO-OPERATION OF  
THE INTERNATIONAL INSTITUTE OF PHILOSOPHY

LES DEUXIÈMES ENTRETIENS DE ZURICH

SUR

L'IDÉE DE DIALECTIQUE

NUMÉRO PUBLIÉ SOUS LE HAUT PATRONAGE DE  
L'UNESCO

AVEC LE CONCOURS DE

L'INSTITUT INTERNATIONAL DE PHILOSOPHIE  
A L'OCCASION DU X<sup>e</sup> CONGRÈS INTERNATIONAL DE PHILOSOPHIE  
AMSTERDAM

DIE ZWEITEN GESPRÄCHE VON ZÜRICH

ÜBER

DIE IDEE DER DIALEKTIK

HERAUSGEGEBEN ANLÄSSLICH DES X. INTERNATIONALEN KONGRESSES FÜR  
PHILOSOPHIE IN AMSTERDAM

UNTER DEM HOHEN PATRONAT DER  
UNESCO

UND UNTER BEIHILFE

DES INTERNATIONALEN INSTITUTES FÜR PHILOSOPHIE

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE PARIS  
ÉDITIONS DU GRIFFON NEUCHÂTEL SUISSE

108  
PH14  
bo 109

*Sous la présidence de M. M. Barzin (Bruxelles), la discussion<sup>1</sup> fut ouverte par M. Ch. Perelman (Bruxelles). Il était naturel que certains points cruciaux fissent immédiatement l'objet d'un échange de vues assez diversement nuancées. L'un d'eux ne pouvait manquer d'être le principe de révisibilité. Un fait est cependant à souligner : Personne, dans cette première prise de contact, ne songea à contester le caractère évolutif et dialectisable, sinon de la science tout entière, du moins d'une bonne partie de la connaissance scientifique. Que la révision de certaines idées, même ancrées en nous avec la force de l'évidence, ait dû être le prix dont furent payés certains progrès récents et décisifs, chacun semblait l'admettre et s'en accommoder. Que le principe de révisibilité puisse avoir une certaine justesse, la chose n'était donc pas en contestation.*

*Mais son domaine de validité peut-il être indéfiniment étendu? Tout d'abord, ne doit-il pas être strictement maintenu dans les limites de la connaissance scientifique? Et même à l'intérieur de celles-ci, certains espaces privilégiés ne resteront-ils pas à jamais à l'abri de ses atteintes? Un principe de révisibilité qui ne connaîtrait pas d'exception ne tomberait-il pas sous le coup de la fatale antinomie du relativisme total?*

*(Comme un feu qui couve et qui, parfois, se ranime, la discussion sur ces questions devait d'ailleurs se prolonger jusqu'à la dernière journée des Entretiens.)*

*La méthode sémantique met-elle vraiment fin aux problèmes philosophiques traditionnels de la vérité et de la réalité? Cette question devait assez naturellement en évoquer une autre, celle des présuppositions de toute théorie qui prétend avoir trouvé son fondement, la question des sous-entendus, — selon l'expression de M. Piaget, — de la doctrine préalable, — selon celle de M. Gonseth.*

*Ce point est l'un de ceux où les vues dialectiques se heurtent le plus nettement aux philosophies d'inspiration eidétique. Celles-ci vivent de la supposition que leurs présuppositions sont inconditionnelles, qu'elles vont s'ancre dans l'une ou l'autre forme de l'absolu. Ne s'arrogeant pas le droit de négliger les expériences faites dans les disciplines particulières, acceptant en particulier la leçon des recherches sur le fondement des mathématiques, la méthodologie dialectique admet au contraire que la nécessité d'une révision puisse se faire sentir jusque dans la doctrine préalable, jusque dans le présupposé. Qu'une certaine convergence soit apparue dès le premier jour dans le sens d'une relativisation des positions préliminaires et des sous-entendus, nous ne songerons pas à nous en étonner. Dans son Introduction aux Entretiens, M. Gonseth a posé la question des rapports de la méthodologie dialectique à la philosophie générale. Il faut bien remarquer que cette question ne trouva guère d'écho au cours de la première séance de discus-*

<sup>1</sup> Dans les discussions, les passages composés en italique sont dus à Dialectica.

sion. Mais une lettre adressée à *Dialectica* est heureusement venue entre temps combler cette lacune. Elle s'insère si bien dans la discussion, elle y trouve si aisément sa place qu'il nous paraîtrait regrettable de ne pas en tenir compte.

M. Perelman se plut à faire ressortir les difficultés d'une explication complète et exhaustive de l'idée de jugement révisable. Mais il ménagea encore bien moins le sémanticien ou l'épistémicien.

Ch. PERELMAN. — Il y a cinquante ans on aurait commencé l'étude des rapports entre la logique et la dialectique par une définition de ces deux notions, comme si le sens de ces notions était une sorte de donné, préalable à nos investigations, et que celles-ci n'auraient plus à modifier ultérieurement. Aucun de ceux qui m'ont précédé à cette tribune n'a envisagé le problème de cette façon : ce fait est assez significatif. MM. Beth et Devaux ont cherché à nous faire comprendre la notion de dialectique à l'aide d'une introduction historique. Leur attitude commune suppose que le sens des notions n'est pas indépendant et préalable à leur usage, mais que c'est, au contraire, l'usage des notions, dans le passé et dans le présent, qui nous permet de préciser leur sens.

Si une introduction historique semble indispensable pour nous faire comprendre la notion de dialectique, l'excellent article de M. Dürr, dans le premier numéro de *Dialectica*, ne dispense personnellement d'un exposé historique. Un point qu'il me semble pourtant intéressant de souligner est qu'Aristote, qui distingue la logique de la dialectique en entendant par cette dernière l'exercice de raisonnements dont les prémisses sont, non pas nécessaires, mais simplement probables (dans le sens le plus large de ce terme), admet, dans le premier livre des *Topiques*, que la dialectique peut servir, non pas à démontrer mais à justifier les principes des sciences; ceci revient à dire que, pour lui, d'une certaine façon qui mériterait d'être examinée de plus près, le probable peut servir à faire admettre le nécessaire. Par contre, Pascal dont la réputation d'antirationaliste méconnaît tout ce qu'il avait de commun avec Descartes, nous conseille dans son opuscule *De l'art de persuader* (1<sup>re</sup> règle pour les démonstrations) de

n'entreprendre de démontrer aucune des choses qui sont tellement évidentes d'elles-mêmes qu'on n'ait rien de plus clair pour les prouver.

La conception pascalienne de l'évidence nous semble plus éloignée de la conception gonthienne de la dialectique que la pensée d'Aristote, telle qu'elle se présente dans les *Topiques* et qu'une histoire de la philosophie, faite dans l'esprit d'un rationalisme étroit, a trop tendance à négliger.

J'aimerais maintenant faire surgir la nécessité de dialectiquer d'une vue sommaire de la dialectique elle-même. Elle m'est fournie par une analogie

(d'ailleurs inadéquate) que nous trouvons citée dans l'éditorial du cinquième numéro de *Dialectica*.

Un lecteur y présente<sup>1</sup> l'objection suivante :

... s'il est bien vrai que l'homme, que toute l'humanité, est un enfant qui a encore beaucoup à apprendre et des illusions prétentieuses à perdre, faut-il aller jusqu'à dire que *boule, absolument toute position* est sujette à révision ? N'y a-t-il absolument aucune position définitive ? Ici, les vérifications expérimentales présentées par *Dialectica* sont inopérantes : nous avons tiré d'un sac boule noire après boule noire. Avons-nous le droit d'en induire que parmi les boules non encore examinées, aucune n'est blanche ?

Or, si par malheur, il y avait une boule blanche, une seule, nous risquons de ne pas la tirer avant longtemps. Il faut donc adopter une autre méthode, tâcher de deviner quelle question pourrait donner une réponse irréfutable...

... ce que je voudrais, c'est une position *psychologiquement très voisine* de celle de *Dialectica*. C'est « infléchir plus ou moins » l'intention de *Dialectica* et c'est, je pense, « le prix dont il faut payer la sauvegarde » de cette intention « dans ce qu'elle a d'essentiel ».

Et cette « inflexion » me paraît nécessaire. Il faut adopter une position moins radicale. Admettre que le sac contient quelques rares boules blanches, parmi lesquelles se trouve, précisément, la nécessité pour la pensée de rester « ouverte » dans la quasi-totalité des questions. Cette position moins radicale est une dialectique révisée. Est-ce le contraire d'une dialectique ?

Une autre boule blanche pourrait être le principe de contradiction.

En réponse à ces observations du lecteur qui propose d'ajouter au système de M. Gonseth quelques rares boules blanches, l'animateur de *Dialectica* complète le jeu par une troisième espèce de boules<sup>2</sup> :

Reprenons l'exemple du grand sac, dont on n'aurait jusqu'ici extrait que des boules noires. Mais précisons quelle doit être, pour nous, la signification d'une boule noire ou d'une boule blanche. La boule blanche signifiera-t-elle un jugement accompli, à jamais irrévisable ? Et la boule noire un jugement révisable ? Si l'on veut. Mais, dans ce cas, les boules blanches et les boules noires ne suffisent pas pour jouer le jeu convenablement. Il faut imaginer encore des boules grises qui représenteraient des jugements dont on ne sait pas s'ils sont accomplis ou non.

Dans quelle situation reprenons-nous le jeu ? On n'a jusqu'ici tiré que des boules noires ou des boules grises. L'examen de ces dernières conduit d'ailleurs à les remplacer de plus en plus par des boules noires. La doctrine pose-t-elle que, dans ces conditions, il n'y a aucune chance de tirer une boule blanche ? Assurément non ! Pourquoi commettrait-elle une aussi grave erreur ? Elle n'y est pas obligée. Elle repoussera cette affirmation absolue avec autant de force que cette autre : nous ne pouvons rien entreprendre de sérieux avant d'avoir tiré une boule blanche, ou deux au moins. Elle dira au contraire : je ne puis attendre indéfiniment. Je ne puis poser sans en être certain qu'une boule blanche sortira ; mais je ne puis pas davantage attendre indéfiniment qu'elle sorte. Je m'en vais donc m'organiser de façon à pouvoir pratiquement progresser, même si je n'avais jamais le bonheur de tirer une boule blanche. Mais comment faire pour ne perdre d'avance aucune éventualité ? Je ferai de l'expérience ouverte (de l'expérience qu'il est, par principe, interdit de poser prédéterminée) la catégorie dominante de ma méthode.

M. Gonseth croit-il avoir bien assuré le jeu par l'introduction de la troisième espèce de boules ? Un rapide examen de la question nous montrera que

<sup>1</sup> *Dialectica*, vol. 2, n° 1, pp. 7-9.

<sup>2</sup> *Dialectica*, vol. 2, n° 1, pp. 9-10.

cette nouvelle espèce de boules, ajoutée aux deux autres, rend au contraire le jeu complètement jouable. Une révision radicale s'imposera; il faudra abandonner l'analogie du sac de boules pour pouvoir représenter (dans une perspective dialectique) un ensemble de propositions.

Remarquons, pour commencer, que de toute proposition, avant de l'avoir examinée, on ne sait dire si elle est, oui ou non, révisable. Toute boule, au moment où on la sort du sac, est grise. Ceci veut-il dire que, dans le sac, toutes les boules sont grises? Que savons-nous des boules qui sont dans le sac, si ce n'est ce que nous apprendrons en les en sortant?

D'autre part, dit M. Gonseth, en manipulant les boules, il s'avère que bon nombre d'entre elles sont noires, mais l'examen des boules grises, dit-il, ne nous a jamais permis de constater l'existence d'une boule définitivement blanche. Qu'est-ce qui pourrait lui permettre d'affirmer qu'il y en a, peut-être, dans le sac, si sa méthode ne lui permet jamais de s'en rendre compte? Mais que penser de la proposition suivante: « Cette boule-ci est noire »? Ne nous fournit-elle pas l'exemple d'une boule blanche? Le fait qu'une proposition est révisable, que c'est une boule noire, ce fait est-il ou non définitif? Et la proposition: « cette boule-ci est grise » n'est-elle pas une boule blanche? On aurait pu répondre que cette boule est provisoirement considérée comme grise, mais qu'à l'examen elle pourrait s'avérer noire. Il faudrait en conclure que des propositions concernant la couleur des boules peuvent également avoir un statut variable. On pourrait même se demander s'il faut admettre que la couleur des boules est la même pour tout le monde, et si cette couleur ne peut pas varier. Il semble bien que l'analogie entre les propositions et des boules de différentes couleurs soit pleine d'embûches pour quelqu'un qui voudrait comprendre la méthode dialectique. Mais notre rapide examen nous a cependant permis de constater que les fondements philosophiques de la dialectique devraient encore être éclaircis. En effet, notre jeu de boules nous a obligé de poser les problèmes qu'aucune théorie de la connaissance ne peut éviter, ceux de l'être et du possible dans leur rapport avec la connaissance. Le fait pour une boule d'être blanche ou noire est-il quelque chose d'immuable et d'indépendant de notre connaissance? Constitue-t-il une réalité absolue? D'autre part, comme la couleur des boules devrait représenter des propositions révisables ou irrévisables, c'est-à-dire qui *peuvent* ou *ne peuvent pas* être révisées, il faudrait tâcher de préciser ce qu'on entend par cette possibilité. Le détour du jeu de boules nous a permis de comprendre que la méthode, pour conduire à une philosophie, devra envisager aussi les problèmes traditionnels de la métaphysique, ceux de l'être et du possible.

La logique et son histoire intéressent tout particulièrement le dialecticien, parce qu'elle constitue le domaine de prédilection des chercheurs de boules blanches, de propositions nécessaires, fondées sur l'évidence. La plupart des absolutismes, dans l'histoire de la philosophie, sont d'inspiration logique,

et la phénoménologie et les récents réalistes n'en constituent que le dernier avatar.

Or les antinomies qui ont infesté la logique, depuis le paradoxe de Russell, n'ont plus permis aux logiciens de retrouver leur assurance antérieure. En effet, non seulement des antinomies résultent de l'application de règles que l'on avait, jusque-là, considérées comme évidentes, mais il ne semble pas que les logiciens soient prêts à reconnaître le caractère évident des modifications qu'ils doivent faire subir à la logique classique. L'évidence rationnelle a reçu un coup sensible, et l'on est enclin à reconnaître le caractère audacieux de l'argumentation qui voudrait fonder sur un sentiment d'évidence, la nécessité d'une proposition, affirmée valable pour tout le monde et pour tout temps.

Plusieurs logiciens modernes ont cherché à substituer le formalisme sémantique au critère de l'évidence rationnelle. L'exposé de M. Beth nous a montré comment le formalisme permet de s'occuper de signes, sans leur supposer aucun sens, et comment leur interprétation est rendue possible grâce à une théorie préalable non formalisée.

Mais cette méthode ne permet pas, comme le croit M. Beth, de résoudre toutes les difficultés de la théorie de la connaissance. On affirme que le maniement de symboles, pour lequel nous n'avons recours qu'à l'évidence sensible et non à l'évidence rationnelle, nous permettrait de contrôler la validité d'un système déductif d'une façon pour ainsi dire automatique, sans soulever de problèmes philosophiques. Mais, en fait, est-ce uniquement l'évidence sensible qui me permet d'affirmer, quand j'écris deux fois le signe  $p$ , que c'est le même signe qui se trouve répété? Ne faut-il pas qu'une règle implicite de mon système me permette de considérer  $p$  et  $p$  comme interchangeables? Par le biais de l'utilisation de signes équiiformes, le principe d'abstraction est introduit, sous une certaine forme, même à l'intérieur de systèmes formalisés.

Même si l'on réduisait au minimum les difficultés philosophiques sous-jacentes au maniement d'un système formalisé, tous les problèmes dont s'occupe la dialectique surgiraient dès qu'il s'agira d'interpréter les signes utilisés à l'aide de la doctrine préalable: celle-ci doit-elle être admise comme évidente et ne peut-elle subir aucune modification? Affirmer que, pour le formaliste, les problèmes de la théorie de la connaissance ne se posent plus parce qu'ils ont été refoulés dans la théorie préalable, est une solution de facilité. Le sémanticien qui croit pouvoir se passer de philosophie ne fait que fermer les yeux. Il rappelle le somnambule qu'il est interdit d'éveiller lors de ses dangereuses déambulations de peur qu'il ne tombe dans le vide; on comprend ces précautions, mais que penserait-on du somnambule qui prétendrait que ce sont les autres qui ont des hallucinations et que le danger est illusoire?

*Ne serait-il pas équitable de donner ici la parole au lecteur de Dialectica que M. Ch. Perelman vient de citer? C'est lui précisément l'auteur de la lettre qui vient de nous arriver. Par une coïncidence remarquable, cette lettre « enchaîne » aux remarques de M. Perelman — qu'il s'agisse d'Aristote, de révisi-*

